

PETITE TERRE

—

Chapitre 13

« Ballade Uigure » est un chapitre de « Petite Terre », œuvre déposée à la Société des Gens de Lettres (SGDL) sous le n° 1998.10.01.0194 et protégée par le droit d'auteur (franzomodo@gmail.com).

Ballade Uigure

A mes maîtres es voyages :
Gaspard, Maurice, Denise, Emmanuel
(et tous les autres)

A toutes les rencontres de ce tour du monde
(et aux copains)

A tous ceux qui l'ont rendu possible
(et d'abord à la première, Marick)

Jeu de la ballade uigure :



Le but du jeu est d'arriver à franchir le col de Karakorum dans l'Himalaya - seul passage vers le Pakistan - avant qu'il ne soit bloqué par les neiges d'automne.



Train Xian - Luilan, 19-20 octobre.

Un froid extrême vient me chatouiller et fait lever les yeux à hauteur de la vitre embuée. Pour découvrir ce néant de roches ensablées. Ni ville, ni verdure, ni champs, ni village. Plus rien. Comme si j'avais été trop loin.

Autre fenêtre, même spectacle. Le désert pour seul paysage. Sa poussière jaunasse dessine les plaques orientales des schistes affleurant sous le manteau terrestre. A l'horizon Nord, les rocs sont encore montagnes. Le convoi ferroviaire est seul vivant, violant par sa percée l'immobile immensité. Ça fait du bien un peu d'emphase.



Après son éveil, le camarade officier en partage de compartiment me parle par le biais de mon dico Pinyin. Ouverture louable. Sur la couchette supérieure, sa femme laisse choir un pan de couverture qui dévoile involontairement un sein trop généreux pour une asiatique. Elle dort encore. Soudain la conversation de son petit mec s'avère difficile à suivre. L'*homo erectus* que je suis devenu doit dissimuler sous la couette le risque d'un incident diplomatique. Je ne retiens qu'une chose : son air dubitatif¹ à l'idée que je puisse franchir l'Himalaya par Karakorum en

¹ Précisons que l'emploi de ce terme n'a aucun rapport avec mon état érectile.

cette saison. Les neiges vont commencer.
On verra.



Luiyan, 21 octobre.

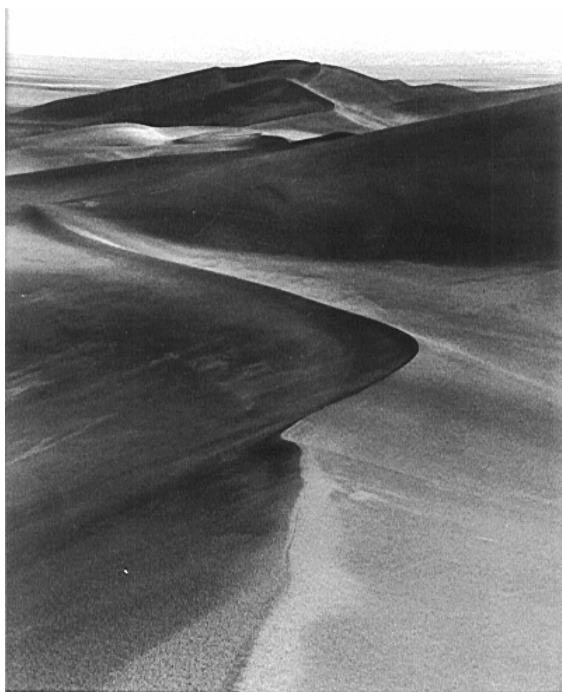
Etonnement, tout s'est passé comme prévu. Bus pour Dunhuang, hôtel désert et pas cher, une touriste américaine, et les Cavernes des moines Bouddhistes, elles aussi tristement prévisibles dans leurs similitudes et bien que ce soit vieux et respectable, c'est très, très, chiant.

Mais dehors, il y a ces Dunes de Sables Glacés, qui cernent l'Oasis Dunhuang depuis trois millénaires. Cette ville a quelque chose d'infiniment paumé et désespérant. Dès ses limites franchies, on pénètre dans l'épaisseur du Silence.

La pesanteur du Désert n'est troublée que par le cliquetis de ma montre, qui paraît soudain incongrue dans ce monde de sables sans chronologie. Lourdeur d'instant jamais décompté. Le temps humain n'est pas coté ici.



Assis au sein des dunes, l'oreille s'aiguise et perçoit les flux du vivant, les seuls qu'il y ait, ceux de mon corps, en battements sourds. Se sentir vivre par contraste. Dans cette minéralité sans âges, je suis vivant pour la première fois depuis longtemps. Convoyeur, comme six autres milliards, d'une vie précieuse, d'un miracle du mouvement. Et, c'est déjà ça.



Mis à part ces diverses révélations, il paraît qu'il neige sur Urumqi (-10 °) et que la route est fermée...

Bref, la mouise blanche la plus totale. Reste *Alma Ata* ou l'Afghanistan. Sinon, c'est retour à Pékin sans passer par la case départ, ni *Girotondo* (« Tour circulaire » en italien. Tour du monde. Egalement le nom du premier bateau familial). J'essaie quand même la *Karakorum Hignway*. Inch Allah ! Train pour Turpan à 22 heures.

Turpan, 22 octobre.

L'inlassable monotonie du spectacle désertique épargne *Turpan* et son oasis à 162 mètre sous le niveau de la mer.





Concentration de chaleur et de ruissellements surgissant des sables, qui enfante des vignes, des Uigurs, des billards à ciel ouvert exposés aux vents du désert et un vieux ferronnier, qui m'apprend à chausser un âne. Modelage du fer à poser : il sculpte ses clous dans un métal mou.



On n'est plus en Chine. Mais en terre colonisée. Les chinois sont ici aussi étrangers que moi. J'aime les Uïgurs. Sans raison. Peut-être pour leur Islam tranquille dont la maturité minérale intègre la beauté des femmes et les joies des alcools.



Plongé dans la mer disparue de Turpan et le nez dans les astres clairvoyants, je me surprends à invoquer ma femme sur cet internet stellaire. On peut rêver.

Turpan, 23 octobre.

Ce matin, la fatigue aidant, je souhaite tout doux une femme du bout des lèvres. Un charme tranquille au lever du lit, senteurs chaleureuses de la chair

assoupie. Et la tendresse qu'inspire ces yeux bordés de sommeil, soulignés par deux ou trois plis de cernes qui s'évanouiront dans la source du robinet.

C'est au matin que la passion se mue en amour. Sentiment d'autant plus péremptoire qu'il est dicté par le corps. Par son assentiment, discret mais invincible, aux odeur nocturnes de celle qu'on a aimé éveillée.

Aimer ce train olfactif qui se répand au fil des gestes élémentaires du lever.



Sous les sarments allégés des grappes vendangées, des mêmes Uïgurs (les petits enfants du ferronnier) m'embarquent pour un après-midi de foot et de billard aux abords du désert.



Au coucher du soleil, ils m'ouvrent leur baraque en briques de terre rouge envahie de litières de palmes où sèchent des fruits.

Fraîcheur de la vigne et galettes arrosées avec toute la smala, dont le vieux ferronnier qui s'avère être un fin buveur. Il me refait faire des clous pour voir si j'ai bien pigé.

Mon adresse éthylique me nique une phalange, ça fait rire les enfants, mais au moins j'aurais appris à ferrer un âne.



Je m'enfuis, hélas, de ce havre par un train pour Urumqi.

Le 22 octobre, plus tard

On a raté le train et on se rabat sur un convoi de camions.





Route déserte et poussiéreuse, genre
Salaire de la Peur.

(sans trop de risque)



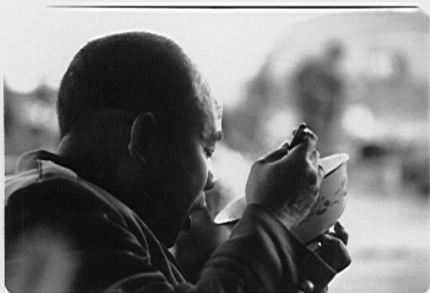
Urumqi, 24 octobre.

Urumqi est aussi un oasis, mais transformée en île bétonnée, forteresse chinoise en terre Uigur. L'Empire Sinique a ravagé ce noeud de la route de la soie en le noyant de bitume.

Les Uigurs refusent de s'assimiler, par amour du vent, et promènent leurs longs manteaux de peau, leurs hautes bottes, leurs montures sans soucis des bagnoles. Ils reprennent leurs droits dès la sortie de la ville. Et les chinois s'écrasent.



On me répète que la *Karakorum Highway* est fermée. Le doute m'étreint.



Au point où j'en suis, je chope quand même la liaison routière pour *Kashgar*, départ de la piste himalayenne vers le PAK.

Bus Urumqi - Kashgar, 25 octobre.

40 heures de traversée, encastré dans un bus surchargé, nez à nez avec deux poules et une chèvre qui daube un peu trop, même pour un légionnaire du désert des Tartares.



Chaleur mammifère d'une convivialité pouilleuse et confortable. Le désert s'allonge loin, très loin des trottoirs coutumiers.



A chaque arrêt, je pisse devant de nouvelles montagnes et les étoiles omniprésentes changent de couleur. L'Homme est minoritaire dans ces contrées. D'oasis en oasis, cette carcasse débordante d'humains, ce radeau du désert, bref, LE *Bedford* aborde les plaines du Tarim, vers la Ville Soyeuse, Kashgar.





Kashgar, 26 octobre.

A l'aube, je fonce au relais des traversées Himalayennes. Ils avaient tous raison : les neiges précoces ont interrompu les liaisons régulières par delà les Monts du Tamir et l'Hymalaya : plus de bus. Finaud le Franzo, fini le Franzl.

Vaguement inquiet, porteur de l'angoisse diffuse de celui qui n'a plus où aller, j'ouvre mes yeux. Et je découvre finalement Khasghar.



Epicentre de la Route Soyeuse, enjeu diplomatique entre la Russie, l'Angleterre Impériale et la Chine, la Porte des Indes. Une histoire chargée de vieilles épices, l'Epice des Atréides.

L'oasis garde son parfum de croisées des routes.

Les nomades Uigurs débardent les fourrures fauves et affûtent les lames d'acier trempé. Leurs chevaux piaffent entre les camions de l'Armée Chinoise. Les Uigurs sont proches des peuples d'Afghanistan et du Kazakhstan (même si je n'ai jamais été là-bas).



Des cavaliers nomades, portant longues bottes de cuir, faites pour cavalier, mais pas trop pour marcher, ce qui leur confère une allure chaloupée et pesante à terre... Allure massive, renforcée par leur bonnet de loutre et leurs longs manteaux de fourrure noirs. Massifs, mais sympas.







L'Armée rouge des baïonnettes est partout présente. Les Hans ne se sentent pas chez eux et n'aiment pas les Uïgurs. Ils trouvent qu'ils sentent. Et c'est vrai.

Mais rien que pour titiller l'Armée rouge, je revêts le grand manteau Uïgurs en peau de chèvre (c'est ça, en fait, qui pue) et je porte un sabre de pur acier. Sur le crâne, un bonnet de loutre.

Du coup, les soldats chinois me bousculent dans les ruelles, me croyant Autochtone. Aux premiers mots d'Anglais, ils

s'arrêtent
d'excuses.

Racisme
politique.
Chaud
bouillant.

Si j'étais
Uïgur, je
n'aimerais
pas trop,
Monsieur Mao.

Allah Akbar,
Mohamed Razül
Allah...!



Je m'immisce dans les ruelles du Bazar.



Un forgeron affine et aiguisé la lame
que j'ai acquise à Urumqi avec une
conscience amoureuse.



Je traîne chez le maréchal-ferrant, mais, pas berné par mon déguisement et mes salameks, il refuse de me laisser essayer de ferrer.



Les flancs des échoppes ruissellent d'or, d'argent, des draps de soie, des tapis plus doux que les étoffes et il y

a des coffres cloutés de platine, des
vaisselles rutilantes, des fourrures
parfumés, des selles polies par des
cavaliers d'art et des bardelles de
joyaux, qui parent le cou des femmes
pâmées. Belle fin de voyage dans une
légère auréole d'amertume.



J'envisage même de rejoindre le PAK par chameau, ce qui s'avère un peu illusoire après essai (cf. figure ci-dessous).



Kashgar, 27 octobre.

A la terrasse du seul café où on sert de l'alcool, se retrouvent tous les voyageurs, une dizaine, sirotant la Vodka à la paille, dans l'attente d'un passage vers le Pakistan ou vers Urumqi. Enfin, je suis le seul pour le Pakistan, comme un bon couillon. Coincé.



Sur le rue jaune-poussière, un petit homme de mon âge vient vers moi et m'apostrophe : « *I was told U'd like going to PAK ?* »

Et me demande je veux bien l'accompagner dans sa Jeep pour l'Himalaya et joindre Gilgit, sur le versant du Pakistan.

Ben oui, mon gars, avec joie ! Top là et il part. Silence du Mirage...

C'est quand même cool. Il y a des jours comme ça. J'acquiesce en souriant à mes rêves. Mon sauveur s'éclipse, et le soleil dévoile le sourire de Flo (voir jolie figure, ci-dessous).



Elle est belle ! Ses locks blondes de Suisse en vadrouille sont une invitation à la vie. Son rire à détente rapide, son iris vert tirant sur le chêne, ses cheveux bordéliques, la longueur émouvante de ses jambes (dixit Desproges qui passait par là) avec une ribambelle de gri-gri d'argent en cascade sur elle. Comment décrire une femme à aimer ? Quelques minutes après, nos mains emmêlées s'enfoncent dans le Bazar et on va faire les courses.



Les jours qui suivent ne sont qu'une
jouissance vitale ininterrompue (assez
chiant à raconter), sa grande
silhouette m'entraîne dans le plus beau
fleuve.



Annexes

- October the 22... in Turpan (dit Turpan ?)

En compagnie d'une scoutte flamande, j'approchais de la chaîne de l'Himalaya, pour aller à Kashgar. Grande barrière d'avant l'éternel, cette Nico Sadie finissait l'acte couronnant le français, l'anglais, l'allemand, le flamand, et surtout le chinois, ce qui peut s'avérer parfois commode en Chine surtout.

Le desert de Turpan se portait, de plus en plus froid, et soudain, l'air de Turpan casse cette monotonie. Vigue, chaleur sèche, pluie d'été proche des Turcs... Bref, sous les immenses yeux, véritablement froids et donc fuyants, on pourrait dire x croire vers de Chine.

Le soir, les lunettes - sales et crades - glissent dans les étoiles, alors que j'analyse le monde - un peu, on sent - d'ensemble sur la route. D'ailleurs - Paris du Nord, je me suis surpris à penser à l'avenir, mais d'une façon différente est une part de notre culture rapide à Paris, entre la Rochelle et Frankfurt, sur l'île St Louis, chez Bertillon... Penser à elle avec une certaine tendresse, réalisant la tristesse que je lui cause peut-être par mon silence de gamin... Il y avait l'air d'un. En fait, c'est un mélange de 4 mots, depuis les Antilles... Juste lui dire que j'arrive. Et qu'on va voir. Un dessin, l'air de rien.

Pour cette fille qui me manque dans ma vie. Étrange le fait de se demander si c'est la bonne ou non. Maintenant que je n'ai plus peur d'être seul, peut-être que je me lui écrirai plus pour une plaisanterie, pour qu'on demande, mais juste comme ça...

Demain, bus pour Kashgar. Quel rythme mes amis, quel rythme...

Lundi 23 Octobre 1995. Toujours Turpan.

Sous les serments géants des vignes arides. Les vendanges sont déjà finies, normal.

Le matin, la fatigue aidant, je souhaite doucement une femme, ses charmes tranquilles au lever du lit, sentant seulement de la chair encore chaude, et la tendresse qui efface les yeux bordés de sommeil, souligne par deux ou trois fois de cerises qui s'évanouissent dans l'eau robinet...

C'est un matin qu'on sait si l'on aime une femme. Ou plutôt le corps nous donne notre sentiment, par son attirance disant main invisible aux odeurs nocturnes de l'autre qui se répandent, à la grille - ou son absence - des odeurs éternelles du lever (vibre tactile), etc..., sans oublier les odeurs de l'intérieur, effluves esthétiques ou instinctives...

Et inévitablement, dans les cas là, je me remémore ces moments intimes communs avec Formy...

Si on pouvait se rejoindre en Égypte début Décembre... mais il y a tellement de "si" dans le voyage.



Se moque devant du billard,
vols dans le plein air, pour
détruire les chiens et vigors
qui ne sont pas dans la nouvelle vague...

Rin. Selon de Sika
Dorval, Sika
Madi, Sika
Madi Madi

Jac. Ruyet avec un valco qui
vise de fermeture éclair.

~ ~ ~ ~ ~



- ~ KHAGAR ~ -



Arrivée le 26 Octobre 1985.

Ville étape de la Silk Road, chauffée à blanc pendant l'hiver,
glace jusqu'à la mort pendant l'été.

Kyrgyz a l'origine de Vigors & Katala, les deux têtes de la
série de collection cette région grandiose.

Ville de Bazar, du mélange de peuple, d'édifice, de couleur,
de vêtements.

Les Vigors paraissent par leur broche, proches des jupes
d'Agha-Mat, de Khagastan, Vigors. Pense à l'origine
surtout nomade, de cavaliers. La plupart portant
encore des longues bottes de cuir, faite par cavalier,
mais pas sur marcher, à qui leur confère une
olympe, chalcide et jante. Allure massive
qui est renforcée par leur haut bonnet de fourrure
noir, et par le traditionnel manteau noir ou gris, très
long, fourré de laine... très massif.

Les deux me semblent être une des Khagastan, mais en fait
longue. Plus qu'ailleurs la kalachnikov et les
pistolets leur sont très utiles, d'ailleurs l'armée khagastan
partout présente.

Et il y a les milles, souvent interdits, entre Am et Vigors...

Les Vigors ont de couleur, on ne voit jamais rien dans
fondations (exclus). Les femmes portent toujours un
filas sur leur tête, mais rare sont les Khagastan intelligents.

C'est l'islam agreste, qui vise plus à s'adapter la
vie dans des terres arides qu'à conquérir les terres
et les temps.

Et le "Solomon Algham" est une del pour les Vigors. Toujours
la promesse à bon goût et d'une sincérité, et alors
la joie des couleurs d'ouvriers avec de la vie.

Si les femmes ont de jolies factures. J'ai déjà vu poche
un Khagastan, et surtout, certains Vigors.

Les bonnet haut sont aussi très utiles et bien marcher.
Pour être un col postal s'impose à l'U.

En octobre, Khachgar est vide d'ibragim, et la dizaine
est présente et regagne prudemment en attendant
un passage vers le Pakistan ou vers l'Irak.
Atmosphère de vieille colonie anglaise (Kashgar fut une
possession de la Russie pendant l'empire des tsars),
bruyante et pesante, quelque fois il faut s'enfuir
dans le bazar.

Parmi les coloniaux le distingue une Turcomane et
Flo, sœur d'Alphonse, dont, pour une fois, l'état de la
belle diaphane correspond à un idéal de l'homme
Moulin Pythéon.

Tsin-Yin, la Turcomane, est une jeune femme douée d'une force
de caractère hors du commun. Autrefois on se posait
un jour du vin vigoureux de rinde un trou de
marbler sur son visage pour le cadaver et le changer
dans son brin noir. Elle aussi a le don pour sentir
les phrases les plus inattendues, par exemple par la bouche
d'un Anglais parfois alcaïque, qu'on "Don't forget your
bed" ou "Thy art a lot" devant la colonie anglo-australienne
un trou de pinaitier pour la note...

Flo est une femme à aimer pour une vie, alors, ne
me demandez pas de la décrire... elle malin et
étroite, vert, vivant sur le monde, un rare à d'attente
royale, des vêtements bordés, des jupes d'une
longueur étonnante, et une description de la vie que
nous avons en commun, de Sartre-Camus... En à
la cuisine d'André et Nadar d'André... Sans oublier cette
phosphore de grigri d'argent juché à ses oreilles
délicates. Et comme elle est du Bala et donc d'Alphonse,
elle a un air sur le pil, normal.

Le Bazar... mérite bien son nom.

Quoi que! Il y a la rue des charniers, des forgerons, des bœufs,
des tapis, des épices, des caresses, le tout parsemé
de vêtements de soie et de soie, et d'adorables petites mosquées
qui paraissent bien loin de l'islam intégriste du fils et
contre vingt d'Afrique du Nord et d'Irak.



— MOON —

2 Nov 1995. KARAKORUM.

Après avoir profité de la mort dans une escalade d'une partie de
l'histoire, ce récit est étonnamment nostalgique. Je n'ai
guère les regrets, mais ils peuvent avoir de premiers d'une
nouvelle erreur. Ce matin, je me remémore mon être au
cours des commémorations de la marine pour le service, ainsi
que la déception après la distaste de Madame sur le
télégramme téléphone annonçant la mort. Comment être
resté, ma joie était un monde et sur tout nouveau. Ma vie
demanderait, orientée dans une direction positive, dans
un métier de la mer. Depuis je n'ai plus connu un
tel sentiment, mais l'un de la nostalgie du corps.

